

VLADIMIR TENDRIAKOV
LE PRINTEMPS S'AMUSE
 Traduit du russe
 par Bernadette du Crest,
 Syrtes poche
 «Joyaux oubliés»,
 192 pp., 9,50 €.



«Le ciel bleu étreignait la rue, le soleil en maraude flamboyait, la terre vivante gémissait sous les pas. Diouchka se sentait si léger qu'il avait envie de se détacher de cette terre souffrante et de flotter doucement au ras du sol.»

AUORE MRÉJEN
INTRODUCTION
À HANNAH ARENDT
 La Découverte «Repères»
 philosophie, 128 pp., 11 €.



«En 1951, Arendt obtient la citoyenneté américaine, après dix-huit ans d'apatridie. La même année, elle publie *Les Origines du totalitarisme*, ouvrage dans lequel elle examine le mal totalitaire et la tentative de fabriquer ce qu'elle appelle un être humain "superflu".»

ROMANS

JAKUTA ALIKAVAZOVIC
AU GRAND JAMAIS
 Gallimard, 256 pp.,
 20,50 € (ebook : 15 €).



Roman écrit à la première personne et dont le noyau autobiographique n'est pas dissimulé, *Au grand jamais* s'ouvre sur la mort de la mère de la narratrice. Cette dernière reconstitue par touches la femme qu'était sa mère avant d'émigrer à Paris dans les années 1970 pour fuir un pays qui n'existe plus, la Yougoslavie. Ce passé, les parents de la narratrice l'ont occulté. La narratrice n'enquête pas, elle présente des hypothèses autour desquelles elle tourne. La mère était poétesse et a cessé d'écrire dans les années 1990. C'était une femme effacée, dévouée à sa fille. La belle et singulière langue de Jakuta Alikavazovic – chroniqueuse à *Libération* –, une écriture poétique qui reprend certains mots, les répète puis les modifie afin d'en affûter le sens, crée un univers fantomatique et circulaire, tout en racontant des événements de sa propre enfance. Davantage qu'un portrait de la mère, c'est celui de la narratrice qui se dégage. Elle est écrivaine ambitieuse, certaine d'être l'héritière d'un don familial : «La fuite de ma mère a été horizontale – géographique. Moi, j'ai fui vers ce qu'on appelle parfois, vulgairement, le haut.» **V.B.-L.**

GHISLAINE DUNANT
UN AMOUR INFINI
 Albin Michel, 172 pp.,
 19,90 € (ebook : 15,99 €).

Elle s'appelle Louise, et lui Nathan. Ils ne se connaissent pas, dînent ensemble. Elle a trois filles, dont deux petites encore qu'elle quitte pour la première fois. Elle est en vacances sur l'île de Tenerife avec son mari, qui a dû partir en catastrophe pour le Maroc.



C'est lui qui, à l'origine, devait rencontrer l'homme que sa femme découvre et apprécie. Il était son étudiant, à l'Ecole polytechnique de Zurich, avant la guerre. L'enseignant, juif hongrois désormais citoyen américain est là en mission, chargé de préparer un rapport sur l'éventuelle construction d'un observatoire astronomique. Louise voit Nathan comme «un habitant du cosmos» tandis que tout l'arrime à la vie quotidienne. A ses côtés, elle prend aussi – et le lecteur avec elle – des leçons de géologie. Ils marchent dans une forêt primaire ou sur ce qui fut le fond d'un volcan, mis à nu par une éruption vieille de trois cent mille ans. La visite guidée est bien sûr l'amorce d'une entente parfaite. Nathan confie ses idées plutôt que ses sentiments. Il fait par exemple un rapprochement entre «le développement militaire de la physique nucléaire» et la politique d'extermination nazie. Le roman est situé en 1964. **C.L.D.**

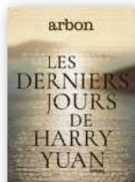
CAMILLE CORCÉJOLI
TRANSATLANTIQUE
 la Contre-allée,
 192 pp., 20 €.



C'est décidé : Alex, «trans, pédé, queer si je veux / Et rien de tout cela», va se défaire de ses seins («Pourtant, à vous je peux le dire, / J'ai les seins qui doutent» lit-on d'entrée). Pour l'opération, il embarque avec sa famille de cœur (Louise, Djo, Harli, c'est un livre de bande) direction les Etats-Unis. En alternance et sous différentes formes, les souvenirs remontent, de l'en-

fance à l'âge adulte, dans de petites scènes aligres ou douces – et comme on traverse l'Atlantique, on traverse les expériences et on fait peau neuve. Si les héros-héroïnes sont trentenaires, on pourrait leur donner dix ans de moins. *Transatlantique* a une énergie tout adolescente, émeut comme il se doit et s'achève, pédago et bien intentionné, par un glossaire («Cis», «Drag-queen», «FtM»...). Premier roman. **T.St.**

ARBON
LES DERNIERS JOURS
DE HARRY YUAN
 Au diable Vauvert,
 304 pp., 22 €.



Le multimilliardaire et autrefois président du groupe Recgem côté au Nasdaq, Harry Yuan, a disparu depuis deux décennies après une accusation de gestion frauduleuse et un emprisonnement. Le narrateur, pionnier de l'édition numérique, cofondateur avec Bruno de Sa Moreira de la maison d'édition 00h00.com, rachetée en 2000 par l'entreprise de Harry Yuan, cherche à retrouver la trace du magnat déchu, sans succès. Lui-même a quitté l'aventure de l'Internet pour la chanson. Soudain, alors qu'il n'y comptait plus «HY» lui fait signe. «Would you like to hear the story of my life?», lui dit-il, le conviant sur une petite île des Cyclades où il vit dans le plus grand secret. Roman d'espionnage ? Il s'agit en réalité d'écouter le récit d'un homme qui va mourir, de sa success story, de sa guerre avec un requin du marché, des circonstances de sa disgrâce, de sa revanche. Et même davantage, de son investissement toujours en clandestin dans la cryptomonnaie. Le témoignage pointu et haletant, mêle le business et la vie personnelle. Ce roman à clés mêle lui la vraie vie de Jean-Pierre Arbon et la fiction avec beaucoup de malice. **F.R.I**

KEVIN ORR
LAURE
 Seuil, 224 pp., 20 €
 (ebook : 14,99 €).



La mort et le deuil sont omniprésents dans le deuxième roman de Kevin Orr après *le Produit* (Seuil, 2013). La mort frappe très tôt la mère du narrateur, son père plus tard et puis Laure, son premier amour. Il leur offre une sorte de mausolée sans faste : chaque partie est une «tentative de résumé». Il décrit la solitude de son père dans un Ehpad et sa «grande douleur à quitter ses enfants». Sa mère, elle, a été écrasée par les hommes qui ont partagé sa vie et par son «incapacité à être mère». Il clôt son tour d'horizon familial par son frère, dont la violence empêche toute possibilité relationnelle. «Il y a ce gouffre, cette haine... une haine infinie qui nous relie.» C'est avec Laure, le seul personnage dont on connaît le nom, qu'il conclut le roman. «Elle a mal Laure. Tout le temps.» Celle qu'il a rencontrée en cinquième n'arrivera pas à échapper à son propre désespoir. Quatre grandes blessures ramassées dans un texte saccadé et introspectif. **M.Si.**

HISTOIRE LITTÉRAIRE

ANDRÉ GUYAUX
UN DEMI-SIÈCLE
DE LECTURES DES FLEURS
DU MAL, 1855-1905
CATHERINE DELONS
BAUDELAIRE : L'ENTRÉE
DANS LA POSTÉRITÉ.
MARS 1866-DÉCEMBRE 1872
 Sorbonne université presses,
 1120 pp. et 1149 pp.,
 55,00 € chaque volume.

Publié dans la collection «Mémoire de la critique», ce diptyque constitue pour partie ce qu'on appellerait aujourd'hui le *press-book* de Baudelaire. Le premier



est une importante mise à jour du volume de 2007 qui permet de suivre pas à pas les aventures de la parution des *Fleurs du mal*, déchâinant les plumes, clivant le monde littéraire et amenant le poète au tribunal. Le second enveloppe la décennie qui suit la disparition de Baudelaire. Hémiplegique et aphasique depuis 1866, il meurt le 31 août de l'année suivante. A l'aide de correspondances de ses proches, d'articles et d'hommages, Catherine Delons a quasiment réalisé un reportage utile et passionnant sur la fin du poète et la construction de sa légende. Question de standing et de scientificité, ces deux volumes sont prodigieusement documentés et annotés, ouvrant des perspectives sur de nombreux protagonistes oubliés. **J.-D.W.**

POÉSIE

CÉSAR MORO
LA TORTUE ÉQUESTRE
 Traduit de l'espagnol
 par Michèle Gendreau-
 Massaloux et Marc
 Cheymol.
 Elliott éditions, 200 pp., 21 €.



Il faut peut-être remonter aux troubadours pour trouver trace d'une telle obsession amoureuse, où l'être aimé, quasi divinisé, devient pour le narrateur le moyen de son salut. *La Tortue équestre* est d'un lyrisme démesuré. Mais il ne s'agit plus ici de la reprise d'un schéma idéal : le recueil nous fait lire la poésie déchirante d'un véritable amoureux. Qui est Cé-

sar Moro ? Né à Lima en 1903, mort dans la même ville en 1956, le qualifier de poète péruvien ne suffirait pas à circonscrire son parcours. Attiré par le surréalisme, il s'installe à Paris en 1925 et décide de ne plus écrire qu'en français. C'est pourtant au Mexique qu'il rencontre un soldat, en 1938. Le coup de foudre est de l'ordre de celui de Pétrarque ayant vu Laure. Moro en rend compte, en espagnol, dans un ensemble qui frappe par son élan désespéré. «Tu apparais / La vie est vraie». **G.Le**

REVUE

L'IRRÉGULIÈRE
LE SILENCE EN HÉRITAGE.
ENQUÊTER SUR
L'ENFANCE DE SES
PARENTS
 Anamosa, 208 pp., 23 €.



La *Revue d'histoire de l'enfance* qui se rebaptise dans ce 27^e numéro *L'Irrégulière*, met sur la rampe un sujet passionnant qui occupe de nombreux récits actuels (dont le remarquable *Mon vrai nom est Elisabeth* d'Adèle Yon, Sous-sol) : le silence des parents, les secrets de famille. Enquêter ou pas, chercher à savoir ou pas pour les descendants ou les historiens, faire parler vivants et archives, le menu de cette livraison, introduite par Philippe Artières, propose notamment un entretien avec Anne-Emmanuelle Demartini sur les enfants de Viollette Nozière, les témoignages de Bénédicte Billard, fille d'une enfant placée ou de Marie-Claude Canu, fille d'un père abandonné, un texte sur la mémoire d'un conflit récent en Sierra Leone (Martin Ruelle). «On est plus curieux maintenant qu'autrefois», dit la fille de Robert Poret, mineur condamné pour meurtre à 20 ans de prison en 1914, dans un entretien avec un saisissant portfolio. **F.Ri**